

Valérie Audibert

L'Écho du passé

AUTOBIOGRAPHIE



société des
écrivains

Valérie Audibert

L'Écho du passé

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains*, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je voudrais que ce livre soit un témoignage
pour tous les gens atteints de la même maladie psychologique
que moi, qu'ils sachent qu'il est possible avec un traitement
au point et un soutien médical de s'en sortir.
Au travers de mon histoire j'aimerais redonner espoir
à d'autres malades et apporter des éclaircissements
sur cette pathologie.

Chapitre 1.

Mon enfance

1.1. La mort de mon père

Je me levais ce matin, l'esprit un peu embrumé, mais heureuse je trouvai mon bol de chocolat au lait que ma grand-mère m'avait préparé.

« Dis mamie, tu crois que Papa reviendra ? »

« Ton père est parti faire un long voyage Valérie, il ne reviendra plus jamais, mais il sera toujours avec toi. Déjeune ma chérie sinon tu vas être en retard à l'école. »

Cette manière d'expliquer ce qu'est la mort à une enfant de 6 ans est rédhitoire, et à six ans on est loin d'imaginer les conséquences d'une disparition si mystérieuse.

Cette nuit-là, toute la famille était réunie dans le salon, la peur au ventre. Comment croire qu'une tumeur au cerveau puisse causer de tels dégâts ? J'étais blottie dans les bras de ma mère et mon grand-père était en train de barricader la maison. Les volets claquaient dans une panique générale, pendant que ma grand-mère fermait à double tour le verrou de la porte d'entrée.

Soudain un effroyable bruit retentit sur les volets, mon père cognait de toutes ses forces et se mit à hurler : « Je veux voir ma fille, ouvrez-moi, ouvrez ! »

Prise d'une envie d'amour de rejoindre mon père j'étais moi-même derrière ces volets et je hurlais en larmes : « Papa, Papa ! » Ma mère me dit alors : « On ne peut pas ouvrir Valérie, il pourrait nous tuer, il est malade, il ne se contrôle plus. »

Comment une enfant de six ans pouvait-elle croire que son père, qu'elle aimait plus que tout, put la tuer ? Prise de désespoir, je me mis à pleurer de plus belle.

Bien plus tard, lorsque j'eus vingt-huit ans, ma mère me dit que durant l'année qui suivit la mort de mon père, je m'étais mise à refuser l'approche et surtout le contact de tout homme, y compris mon parrain que j'adorais plus que tout. J'avoue l'avoir aimé comme un père pendant toute mon enfance et mon adolescence. Il s'agit du frère cadet de ma mère.

Je suis née le 31 août 1971 à Grenoble, j'ai très peu de souvenirs de mon père. Je me souviens notamment d'une gifle magistrale lorsqu'un matin je l'ai dérangé pendant la lecture de son journal, puis également lorsqu'il m'a fait conduire « pour de faux » sa voiture ; j'étais aux anges sur ses genoux. Le souvenir le plus présent reste celui de cette nuit, peu de temps avant sa mort, « la nuit de l'enfer », un enfer gravé dans un coin de mon subconscient.

Mon père était cheminot à la SNCF, tout comme mon grand-père maternel. Ma mère travaillait également au kiosque à journaux de la gare à cette époque. Mariée très jeune, ma mère fut veuve à vingt-cinq ans, elle a énormément souffert de la maladie de mon père. Lorsque la tumeur se déplaçait dans son cerveau, il perdait tout contrôle sur sa personne et de nombreuses fois, elle retrouva la maison sens dessus dessous.

Sans compter les situations délicates où mon père se mettait à insulter tout le monde. À cette époque notre voisin le fit interner à l'hôpital psychiatrique de Saint-Égrève parce qu'il l'avait insulté. Il trouvait que mon père avait un comportement menaçant vis-à-vis de sa famille. Il est vrai que mon père perdait de temps en temps pieds avec cette tumeur, et qu'il n'était pas très patient avec cette famille nombreuse. Je me rappelle que cette famille comptait cinq enfants, dont deux enfants sourds et muets. J'ai joué de nombreuses fois avec Linda, et Soraya, Soraya était sourde et muette.

Mon père est mort d'une crise cardiaque sur la table d'opération, à la suite d'un accident de voiture. Ses yeux complètement sortis de ses orbites avaient été recousus. Le pire c'est que ma mère avait appris sa mort dans le journal, au travail.

Ce matin-là je m'apprêtais donc à aller à l'école, comme chaque matin. J'avoue que ma scolarité en maternelle est un peu floue, seules quelques photos qu'il me reste montraient déjà chez moi une fibre artistique.

En primaire c'est une tout autre histoire, mes souvenirs sont très nets. Ma tante à l'époque avait réussi à convaincre ma mère de m'inscrire en primaire à l'école privée catholique Bayard. Cette école tenue par des sœurs m'a relativement traumatisée. Elle est en partie responsable du fait que j'ai banni la religion pendant des années. Plus exactement de l'âge de treize ans et demi (âge de sortie de cette école) jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Ceci dit, il n'y a pas que du mauvais, cette école m'a également appris la persévérance et laissé une trace de Dieu dans mon cœur et mon âme.

Ce vendredi-là, je pris donc le bus comme une grande et je filais à l'école. À l'époque, les rues étaient encore tranquilles.